

supposons, de 24 millim. et aplatissons-le en le dressant sur un gabarit d'une épaisseur, par exemple, de deux millim. Notre tube aura perdu sa forme primitive et se trouvera transformé en un conduit ou fente rectangulaire d'un allongement horizontal très approximativement de trente cinq millimètres et large seulement de deux millimètres. Utilisant ce conduit pour la décharge nous appliquons sur son orifice la soupape libre et à mouvement parallèle, puis, nous réglons la course sur un écartement d'un millim. environ. Sans doute, l'épaisseur de la pellicule modifie les mesures d'une fraction de millim., mais enfin, il est facile d'arriver à ce résultat que l'armature laisse libre tout autour d'elle en se soulevant une surface au moins égale à celle du conduit de décharge; nous restons ainsi dans des conditions normales et nous profitons d'un faible écartement d'armature.

J'ai même réduit l'intervalle entre les parois du conduit de décharge jusqu'à un millimètre et demi, mais, l'écartement correspondant d'armature devient alors de plus en plus faible et il faut bien se rappeler que nos instruments sont toujours soumis quelque peu aux inconvénients de la poussière et de l'humidité.

L'expérience prouve que, dans ces limites, la fuite d'air obtenue est suffisante pour les tracteurs électro-pneumatiques de la plus grande étendue du clavier. Pour les basses ou pour les gros tuyaux isolés je double, si cela est nécessaire, le système en recourant à un soufflet plus large et à un électro-aimant plus énergique, c'est-à-dire d'une résistance plus faible (1); il y a donc dans ce cas deux conduits pour l'introduction et deux conduits pour la décharge. Entre chaque paire de conduits est ménagée une rigole pour le dégagement normal de l'air comprimé.

(à suivre).

ALBERT PESCHARD.

CORRESPONDANCE DE LONDRES

Les vaillants artistes qui composent l'orchestre des concerts des Champs-Élysées ont dû rentrer dimanche soir à Paris, couverts de lauriers et écrasés de fatigue; la traversée en venant à Londres a été très longue et si accidentée, que presque tous ont goûté les douceurs du mal de mer; on assure même que leur chef a dû passer quelques longues heures en tête à tête avec une de ces redoutables cuvettes dont les émanations n'ont rien de commun avec les parfums des fleurs.

Ces excellents musiciens ne sont arrivés à Londres qu'à dix heures du soir, mais ils étaient tous à leur poste, au « Queens Hall », lundi matin de bonne heure, pour la première des six interminables répétitions, qu'ils considèrent comme superflues, et qu'on aurait pu leur épargner, sans nuire en aucune façon au succès de l'entreprise. Ne leur demandez donc pas des nouvelles de Londres, ils vous répondront qu'après avoir passé chaque jour plusieurs heures en chemin de fer souterrain, pour se rendre aux répétitions qui durent de trois à quatre heures, et aux concerts qui finissaient tard, ils n'avaient rien de plus pressé que d'aller se mettre au lit, pour pouvoir recommencer la même besogne le jour suivant.

Les trois concerts ont été autant de succès, mais il est certain que le contraire aurait eu lieu, si M. Lamoureux n'avait judicieusement mis dans sa poche les nombreuses partitions wagnériennes, dont il avait menacé le public anglais; malheureusement en province les choses se sont passées d'une façon

lamentable, et tout a été compromis à Manchester et à Liverpool, par une fausse manœuvre tellement vulgaire qu'elle est incompréhensible, incroyable, mais cependant vraie. Figurez-vous que l'orchestre est arrivé à Manchester le mardi 14, tandis que le concert était annoncé pour le 15 et à Liverpool, le mercredi, le concert étant annoncé pour le mardi; on ne sait encore sur qui retombera la responsabilité de cette faute grossière, mais le procès que va intenter l'Impresario de Londres aux agents de ces deux villes nous l'apprendra.

Quant aux Brightonais, ils ont démenti d'une manière irréfutable qu'ils préfèrent les murmures de la mer à ceux de la forêt de Parsival, Brighton s'étant porté sur la plage comme un seul homme, à l'heure du concert.

Je regrette vivement de ne pouvoir vous faire un compte rendu des trois beaux concerts de Londres, M. Newman, l'Impresario, ayant fermé ses portes à la presse française, il nous a même mis dans l'impossibilité d'acheter nos billets, protestant qu'ils étaient tous vendus d'avance; ce qui n'était guère probable, du moins pour les deux premiers concerts, car il y avait pas mal de places vides, et si M. Lamoureux revient en novembre, comme c'est projeté, je lui conseille de faire donner des leçons de tact et de courtoisie à ce M. Newman: En France on décore tous les journalistes anglais, résidant à Paris: c'est bien le moins qu'à Londres MM. les Directeurs de concerts daignent avoir quelques égards ou tout au moins soient polis avec les journalistes français.

Je ne veux cependant pas laisser partir tous ces grands artistes sans leur dire combien leur visite à Londres a fait plaisir; leur talent a été apprécié à leur juste valeur, et tous les journaux grands et petits l'ont chaleureusement constaté, avec la seule exception néanmoins du « Daily New » journal libéral, dont les patrons sont toujours si choyés en France.

Je dois encore être l'interprète des musiciens les plus distingués d'Angleterre, pour assurer à MM. Bailli et Houfflack que leurs solo dans les divers concerts ont fait une impression ineffaçable et à MM. Chabrier, Vincent d'Indy et Charpentier que leurs compositions font honneur à l'école française, et qu'elles resteront dans le répertoire des grands concerts anglais.

L'art dramatique brille d'un vif éclat au Siam; qu'on en juge:

Aux premiers théâtres indigènes de Bangkok vient de représenter avec succès une pièce comique; dont voici le scénario:

A Ceylan, qui est la capitale de l'Angleterre, on s'apprete à célébrer les noces de la Reine Victoria avec le roi de Siam. Un différend s'élève entre les fiancés et le roi ne veut plus s'exécuter. Sur quoi la reine Victoria envahit son pays et réclame des dommages-intérêts pour rupture de promesse de mariage. Elle est repoussée avec de grandes pertes, malgré les efforts du duc de Cambridge, qui se distingue dans un singulier combat, sinon un combat singulier contre trois jeunes siamoises d'essence féérique. Finalement on découvre que le différend survient entre les fiancés résultait d'une équivoque. Tout s'explique, on s'embrasse, la reine Victoria et le roi de Siam sont solennellement unis. On ne dit pas si la clause de garantie du Ménam dans l'accord anglo-français du 15 janvier est le prix de cette réconciliation.

A qui la partition?

J.-M. DE LIZOS.

LA MUSIQUE A VIENNE

Le signe caractéristique du Viennois est sa constante bonne humeur, sa courtoisie, son hospitalité, en outre il est grand ami des plaisirs, ennemi acharné de l'esprit d'économie de la race latine et passionné de musique.

Aussi tous les soirs un grand nombre de cafés, de brasseries offrent-ils à leurs consommateurs des concerts de toutes sortes, où l'on n'a que l'embaras du choix: ce sont des musiques militaires, des chanteurs italiens, des artistes allemands, tchèques, tziannes, tyroliens, lesquels sont toujours passables et quelquefois même excellents.

De plus, Vienne possède plusieurs bons orchestres, destinés à l'exécution de la musique classique, (vocable trop souvent synonyme d'ennuyeux); mais ces concerts sont peu fréquentés, car le Viennois aime avant tout la mélodie claire, facile, les airs de danse, les chants populaires, de sorte que les modulations apocalyptiques, alambiquées, la polyphonie compliquée qui, souvent, voilent la pénurie des idées, ne sont pas dans ses goûts.

Lorsque le bon philistin Viennois n'a à sa disposition que peu d'argent, il fréquente les établissements à bon marché; mais aussi quand il est en fonds, s'empresse-t-il de prendre un billet pour l'Opéra.

Bien situé au centre de la ville, avec une façade sur la plus belle rue de Vienne, le Ring, dégagé des quatre côtés, le Théâtre de l'Opéra de la Cour Royale et impériale est d'une architecture douteuse, son intérieur est modeste et bien qu'il ait absorbé une somme de trente millions, il ne peut, en aucune façon, rivaliser avec le majestueux monument de M. Garnier, pas plus que les représentations ne peuvent être mises en comparaison avec celles de notre Académie Nationale de Musique.

La mise en scène est médiocre, les costumes manquent de goût et le ballet est à peine passable, car la métropole autrichienne ne possède pas de Conservatoire de danse.

A l'exception de la première ballerine, une italienne et du premier danseur, tous les sujets du corps de ballet font leurs évolutions avec une mollesse, un manque de vie et d'animation qui ne seraient pas tolérés en France dans un théâtre de troisième ordre.

L'orchestre joue correctement, froidement, mais aux représentations que nous avons suivies, il nous a semblé que le son des violons était maigre, étriqué, ce qui provient, paraît-il, de la mauvaise qualité des instruments, car il est de notoriété publique que les artistes croient avoir fait tout ce que le public peut exiger d'eux lorsqu'ils ont mis une demi-douzaine de florins dans un modeste produit de Mittenwalle.

Les chœurs sont disciplinés et chantent en mesure, mais il leur manque le feu sacré, la conviction sincère et profonde de l'art.

Quant aux premiers rôles, c'est là le côté scabreux de tous les théâtres lyriques en Allemagne et nous trouvons peu de différence, sous ce rapport, entre les grandes scènes de Vienne, Munich, Berlin, Stuttgart, Dresde, Barmstadt et les Opéras de deuxième ordre.

Wagner lui-même, dans ses écrits, a été obligé de constater le manque de talent qu'avaient ses compatriotes pour le chant.

En effet, l'émission de voix de l'Allemand est déficiente, son organe est dépourvu de charme, de flexibilité et, en outre, le chanteur est gâté par un auditoire déboussaillé à l'excès: la basse a beau chanter faux, le ténor chercher ses notes dans la gorge ou dans le diaphragme, la prima dona voiler le tympan des spectateurs avec ses trilles les plus apocryphes, jamais le public ne témoignera son

(1) Un tel électro-aimant dépense plus que les autres et il y aurait inconvénient à établir, dans le médium ou les dessus, ces inégalités de résistance; j'ai insisté précédemment sur ces questions, voyez *Monde Musical*, 15 septembre 1892, p. 148 et suiv.

mécontentement et au moindre éclat de voix, à la plus douteuse des floritures, il éclate en applaudissements, si bien que fort du proverbe que le mieux est l'ennemi du bien, les solistes chantent comme ils l'entendent, c'est-à-dire tout autrement que bien.

Sous le rapport de l'action, c'est encore pis : en réalité, le talent histrionique est un don largement répandu dans la race celtique, tandis qu'il est extrêmement rare dans les races teutonnes et anglo-saxonnes.

Les comiques, pour provoquer le rire, font d'horribles grimaces, et les tragédiens, pour remplacer le talent qui leur manque, roulettent leurs yeux d'un air fatal accompagnés de gestes où l'art n'a rien à voir.

En définitive, l'Opéra de la Cour de Vienne ne possède, en ce moment, aucun artiste dépassant les limites d'une honnête médiocrité. L'année passée, d'ailleurs, les habitués de notre Académie de Musique ont eu l'occasion d'entendre plusieurs fois Mlle Lota Beeth, une superbe juive polonaise, dont le talent n'est pas à la hauteur de la beauté et qui, néanmoins, pendant sept ans, a fait les délices des Viennois.

Après avoir fait ces réserves, nous devons cependant louer sans restriction l'énorme activité qui règne sur toutes les scènes de nos voisins d'outre Rhin, laquelle forme un contraste frappant avec la lenteur majestueuse des théâtres parisiens.

(à suivre). ALBERT ZOLLINGER.

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

Dans la séance de samedi, 18 de ce mois, il a été donné lecture des lettres des candidats au fauteuil d'Ambroise Thomas.

Ces candidats sont par ordre alphabétique : MM. Gabriel Fauré, Gastinel, Victorin Joncières, Ch. Lefebvre, Ch. Lenepveu, Mareschal, Eric Satie et Widor.

Sur la proposition d'un des membres de l'Académie le nom de M. Bourgault-Ducoudray a été ajouté à cette liste. Il sera procédé au classement des candidats dans la prochaine séance.

Le président a fait ensuite connaître à l'Académie les noms que nous avons donnés hier dix logistes admis à prendre part au concours définitif pour le Grand Prix de Rome.

Enfin l'Académie a pris connaissance d'une lettre par laquelle M. Rivoire exprime le désir de lui présenter un enregistreur musical de son invention et de lui fournir des explications au sujet de cet appareil.

L'Académie a décidé de recevoir la communication de M. Rivoire dans la séance du 9 mai.

Au début de la séance de l'Académie des beaux-arts, la section de composition musicale chargée du classement des candidats au fauteuil d'Ambroise Thomas a présenté en première ligne *ex-aquo* : MM. Victorin Joncières et Widor ; en deuxième ligne *ex-aquo* : MM. Bourgault-Ducoudray et Gabriel Fauré ; en troisième ligne : M. Charles Lenepveu.

Aux termes du règlement la section ne pouvant présenter qu'une liste de cinq candidats au plus, l'Académie a, par des votes successifs, ajouté les noms de MM. Gastinel, Lefebvre et Maréchal.

CONCERTS

PARIS — DÉPARTEMENTS — ÉTRANGER

Société des Concerts du Conservatoire

On ne pouvait pas trouver un programme de clôture de saison plus intéressant que celui que M. Taffanel et son illustre compagnie viennent de

nous donner. La *Messe solennelle* en ré de Beethoven occupait presque tout le programme des 17^e et 18^e concerts. L'immortel symphoniste avait composé cette Messe en l'honneur de son auguste élève et protecteur l'archiduc Rodolphe, frère de l'Empereur d'Autriche, qui venait d'être promu à l'archevêché d'Olmutz et il voulait que son ouvrage fut exécuté à la cérémonie d'installation du nouvel archevêque ; mais des embarras d'ordre intérieur ne lui permirent pas d'atteindre son but. Il en résulta que Beethoven tout en conservant le texte liturgique, se rendit libre de toute entrave scolastique et ne songea plus qu'à traduire ses sublimes inspirations. Cette œuvre colossale fut donnée le 7 Mai 1824 au théâtre de la Porte Carinthie, à Vienne sous le titre d'Hymnes avec soli et chœurs ; l'auteur prit part à la direction du concert, les soli furent chantés par Mlles Soutag et Unger, MM. Hainzinger et Seipelt.

La partition comprend un *Kyrie Eleison*, *Gloria*, *Credo*, *Sanctus* et *Benedictus*, et pour finir l'*Agnus Dei*. Cette fois les soli étaient tenus par Mlles Léonore Blanc et Cécile O'Rorke, MM. Warmbrodt et Auguez ; M. Alexandre Guilmant occupait le grand orgue.

Cette *Messe* en ré, est en effet une œuvre colossale. Sa forme véhémence, son intensité d'un développement excessif la place au sommet du monument beethovenien, son exécution laisse l'auditeur quelque peu étourdi de cette grande manifestation du génie humain. Si nous avions à indiquer une préférence dans cet incomparable chef-d'œuvre, ce serait pour le *Gloria* qui est d'une majesté idéale. Dans le *Sanctus* et le *Benedictus* la plume du grand écrivain devient plus calme, la véhémence fait place au charme et l'on est séduit par le solo de violon qui alterne avec les voix, s'unit avec elles et s'achève très mélodieux dans un caractère d'une superbe élévation. L'*Agnus Dei* comporte peut-être la forme la plus originale et la plus personnelle que Beethoven ait jamais conçue, il s'y est montré d'une hardiesse de conception inconnue jusqu'alors et qui n'a pas été dépassée. Le génie du maître est contenu tout entier dans cette page.

Nous répéterons que l'exécution a été admirable, M. Taffanel et sa compagnie, chœurs et orchestre, méritent les plus grands éloges. Les solistes agissent plutôt comme quatuor ; cependant dans le *Benedictus* surtout, on remarque la belle voix et l'art parfait de Mlle Blanc, la plus brillante de nos chanteuses de concerts ; M. Warmbrodt a été aussi fort apprécié, ainsi que M. Auguez, superbe dans l'*Agnus Dei*. N'oublions pas Mlle O. Rorke qui a bien tenu sa partie. Le solo de violon a été assez modestement joué par M. Nadaud, et enfin M. Guilmant a tenu l'orgue magistralement comme d'habitude.

La belle ouverture de *Fidelio* complétait brillamment cette inoubliable séance.

M. A. Guilmant au Trocadéro

La 18^e séance des concerts d'orgue, orchestre et chant, organisés par M. Alexandre Guilmant, a eu lieu le jeudi 9 avril, au Trocadéro, dont la vaste salle était archi comble. Sur le magnifique Cavallé-Coll, l'éminent organiste a d'abord exécuté magistralement le *Choral* « Nun lob mein Seel den Herren », de Dietrich Buxtehude. En écoutant cette belle œuvre, on s'explique que Bach se soit rendu pédestrement d'Arntadt à Lubeck pour entendre le fameux organiste de l'église Sainte-Marie. *Chère nuit*, mélodie de M. Alf. Bachelet, chantée par Mlle Maud Roudé a souffert un peu de ce rapprochement et surtout d'une médiocre interprétation, d'accent trop britannique. Superbe le 2^e *Concerto* d'Haendel, pour orgue et orchestre ; l'*Adagio* en est vraiment grandiose. *Gethsémani* de Otto Malting et *Canzone* de M. A. Guilmant sont deux piè-

ces d'orgue, la première de genre sévère, la seconde très curieuse par ses imitations du style vocal. M. Auguez a obtenu un gros et légitime succès avec *Récit* et l'*Air* de Lucifer de la *Résurrection* de Haendel, puis avec le *Récit* et l'*Air* des *Saisons* : « Le laboureur s'empresse », d'Haydn. Cette musique adorable en sa sincère simplicité a été acclamée et redemandée au chanteur, qui s'est prêt de bonne grâce à ce *bis* enthousiaste. Seul, M. Guilmant a joué encore *Prélude* et *Fugue* en sol mineur de J.-S. Bach, et avec l'orchestre, habilement dirigé par M. Gabriel Marie, la Marche de l'*Ode à Sainte-Cécile* d'Haendel, la 9^e *Sonate* pour orgue et instruments à cordes, de Mozart, le *Presto* de la 35^e *Cantate* de Bach et une fort jolie *Méditation* de M. Ch. Lefebvre, qui a été beaucoup appréciée. Deux *Airs* de Henry Purcel chantés par Mlle Maud Roudé, n'ont plu que médiocrement, ce n'est pas la faute du compositeur. A. D.

C'est encore avec une pièce de Buxtehude que commence la 2^e grande matinée de M. Alexandre Guilmant : *Prélude* et *Fugue* en sol mineur, qui furent composés pour les « *Abendmüsiken* », concerts dans lesquels le savant organiste produisait ses œuvres nouvelles. Le *Dialogue musical* pour orgue et orchestre, de M. Ad. Populus est d'un curieux travail, mais certaines pages du regretté titulaire de l'orgue de Saint-Jacques du Haut-Pas ont plus d'attraits. Parmi les nouveautés, nous avons entendu aussi une *Suite Gothique* pour orgue, de M. L. Boëlmann ; le *Choral* introductif a de belles oppositions de nuances, le *Muet* un charme archaïque très trouvé ; la *Prière* et surtout la *Toccata* sont d'un intérêt des plus soutenus. Comme œuvres modernes, le programme comportait encore le *Postlude nuptial* (orgue et orch.), de M. Guilmant, sorte de marche triomphale dont le milieu est un délicieux unisson de violons. Ce beau morceau, placé modestement en dernier numéro, avait d'autant plus de mérite d'être applaudi qu'il succédait à l'exquise 10^e *Sonate* de Mozart, d'un charme incomparable. Le *Prélude* et la *Fugue* en ut, de J.-S. Bach ont été joués à la perfection par M. Guilmant, qui a triomphé encore dans le 8^e *Concerto* (en la) de Haendel. L'*Andante* et le *Larghetto* sont d'une beauté idéale, les deux *Allegro* fort jolis, particulièrement le dernier ; l'orchestre y tient un rôle important qui a été bien rendu par les musiciens de M. Gabriel Marie. Ceux-ci ne sont pas moins louables pour la délicatesse avec laquelle ils ont accompagné l'*Air* du *Messie* « Il garde ses ouailles », chanté par Mlle Jenny Passama en véritable artiste. Je me suis associé de tout cœur à l'ovation faite à la jeune cantatrice que j'ai eu déjà l'occasion de féliciter, dans ce journal, à propos des *Chansons de Mirha* ; elle a dit en un beau sentiment la *Canzone* d'*Eurydice* de Jacopo Peri et l'*Air* d'*Elena e Paride* de Gluck. M. Paul Viardot n'a pas obtenu un succès moindre pour son interprétation de la 2^e *Sonate* pour violon de J.-S. Bach ; style impeccable, justesse et mécanisme merveilleux, telles sont les qualités que l'éminent violoniste a fait valoir dans l'*Allemande*, la *Sarabande avec double* et le *Tempo di Bourrée*, les trois difficiles parties de cette suite. A. D.

M. A. Lefort

L'éminent professeur de violon du Conservatoire a clôturé ses séances par un concert avec le concours d'un orchestre de jeunes artistes où nous trouvons comme chefs de pupitres, au violon M. H. Sailer, à la flûte, au hautbois, MM. Gaubert et Foucault.

Le maître a fait exécuter sous sa direction une des 113 Symphonies de J. Haydn (mi bémol, op. 35) ; il va sans dire que tous les élèves de la classe, femmes et hommes, étaient dans l'orchestre. Le résultat a été des plus agréables, non seulement